

## Ciné-Bulles

### Le cinéma d'auteur avant tout

## Livres

Jean-Marie Poupart, Denis Bélanger et Michel Coulombe

---

Volume 6, numéro 4, mai-juillet 1987

URI : [id.erudit.org/iderudit/34574ac](http://id.erudit.org/iderudit/34574ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Poupart, J., Bélanger, D. & Coulombe, M. (1987). Livres. *Ciné-Bulles*, 6(4), 44-45.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)



■ Peter COWIE, **Ingmar Bergman, biographie critique**. Traduit de l'anglais par Mimi et Isabelle Perrin, Paris, Seghers, 1986. 410 p.

— **LE YOGOURT ET L'OEUVRE DE BERGMAN**

À l'encontre de J.-M. Loubier, le dernier biographe de Louis Jouvét (Ramsay, 1986), Cowie montre que l'on peut éprouver de l'admiration pour son sujet sans pour autant succomber à la flagornerie. Le portrait qu'il nous trace de Bergman est celui d'un être tourmenté, despotique mais néanmoins capable de facéties, en somme d'un ogre fort attachant. Pour écrire ses 400 pages, Cowie a consulté une cinquantaine de personnes parmi les amis et les collaborateurs du maître. Il nous rappelle que Bergman est un cinéphile enragé (De vous à moi, les réalisateurs qui se vantent de ne jamais aller voir de films, ne nous irritent-ils pas un peu beaucoup, doux mordus que nous sommes ?) et que l'expressionnisme a exercé sur lui une influence certaine. L'oeuvre de Strindberg aussi... D'ailleurs, il est essentiel de noter que la mise en scène de théâtre occupe dans la vie de Bergman une place au moins égale à celle du cinéma. Il est question ici de ses femmes ainsi que de ses maîtresses. On nous apprend en quelles circonstances l'auteur du **Silence** a cessé de porter le béret, comment il aime son yogourt et pourquoi il considère que le soleil est un astre terrifiant.

Cowie raconte avec doigté les épisodes marquants de la vie du cinéaste ; il sait en outre

résumer les intrigues des films, ce qui est loin d'être la norme dans ce genre d'ouvrages. Remarquables sont les passages consacrés à **la Nuit des forains**, à **la Source** (quoique Bergman juge ce film comme « une misérable imitation de Kurosawa »), à **Persona** et à **Sonate d'automne**. Mais ce à quoi Cowie se veut surtout attentif, c'est à l'évolution du créateur, évolution que nous aurions bien mauvaise grâce de ne pas qualifier de spirituelle...

— Jean-Marie Poupart ■

■ Jacques SAVOIE, **les Portes tournantes**. Montréal, Boréal Express, 1984. 159 p.

— **MUSIQUE ! ON TOURNE**

Les portes tournent sur elles-mêmes, à l'image de la vie. Un petit tour et apparaît une pianiste de cinéma de l'époque glorieuse du muet, Céleste Beaumont, la grande star de Campbelton. Dans le plein feu de sa gloire, elle épousera le rejeton le moins doué de la famille riche du lieu. Éternelle alliance de l'argent qui s'offre le luxe de l'art. Une autre révolution des portes et apparaît Antoine, 10 ans, petit-fils de Céleste, pianiste lui aussi, dont le professeur est un *walkman*. Entre les deux, Blaudelle, fils abandonné, père paumé et peintre désespéré. Surgissent tour à tour, dans le tourbillon des portes, Gauthier, ancien pianiste devenu accordeur de piano, et John Devil, célèbre violoniste de jazz, vieux, noir et New-Yorkais.

Au Grand Théâtre de Québec, devenu abri anti-première-neige, travaille Lauda, la mère d'Antoine, personnage-prétexte qui sert à réunir tout ce monde à mi-chemin entre Campbelton et New York où s'était enfui Céleste au début de la guerre. Jacques Savoie crée une tempête de neige, provoque une panne d'électricité, et, comme Molière ou

ACQUES SAVOIE



ROMAN / BORÉAL EXPRESS

Marivaux, nous émeut avec une grande scène de reconnaissance. On apprend, sans surprise, que John Devil était l'amant de Céleste. Blaudelle, dans un grand cri primal, offre à Antoine une *rebirth* spectaculaire. Les portes tournent et le vieux nègre disparaît. La tempête est terminée, les portes tournent et le théâtre se vide.

Le roman refermé, on s'est amusé mais on resterait sur son appétit s'il n'y avait la musique qui envahit tout. La musique est en arrière-fond, au premier plan, comble les silences, exprime les émotions, remplace les mots, les souligne, bref, constitue l'un des principaux personnages. Dans son adaptation pour l'écran de cette histoire tendre, folle et très touchante, Francis Mankiewicz a fait appel au compositeur François Dompierre. Monique Spaziani y sera Céleste et Gabriel Arcand jouera le peintre Blaudelle. Dans le petit rôle de Lauda, on verra Miou-Miou. Le tournage aura lieu à l'été 1987, à Montréal, sur une adaptation et un scénario de Jacques Savoie et Francis Mankiewicz. Musique ! On tourne.

— Denis Bélanger ■

■ Buster KEATON avec la collaboration de Charles SAMUELS, **Mémoires Slapstick**. Traduit de l'anglais par Michel Lebrun, Paris, Librairie l'Atalante, 1984. 318 p.

#### — MUETTES TARTES À LA CRÈME

Surnommé Buster par le grand Houdini, ce qui constitue un tremplin honorable, le jeune Joseph Francis Keaton, enfant de la balle, fait d'abord carrière d'artiste de vaudeville au tout début du siècle dans un singulier numéro de cascadeur où son père, énergique, le lance ici et là pour divertir le public. Il découvre le cinéma, peu considéré, aux belles heures du muet et devient vite, aux côtés de Roscoe

Fatty Arbuckle, un des rois du lancer de la tarte à la crème, art sous-estimé s'il en est un. Sur ces débuts mouvementés qui lui valent un succès appréciable, Buster Keaton, habile conteur, donne force détails, racontant tantôt un canular de son invention, tantôt les circonstances qui ont présidé à la création de la Metro-Goldwyn-Mayer.

Vient ensuite le parlant, éteignoir du *slapstick*, dont les conséquences funestes, compliquées de coûteux démêlés conjugaux et d'un alcoolisme ravageur, font pâlir la bonne étoile de Buster Keaton. Du coup, les souvenirs se font moins nombreux. Il y a peu à dire sur **She's Oil Mine** ou sur **San Diego, I Love You**. En bout de piste, plus serein, le scénariste, acteur et réalisateur, comparé plus d'une fois à l'illustre Chaplin (par rapport auquel il se serait montré moins vigilant sur les questions d'ordre financier mais qu'il décrit tout de même comme « le plus grand comédien du cinéma »), est en quelque sorte réhabilité par la télévision où il joint, une dernière fois, les rangs des pionniers. Il ne s'en plaint pas.

L'autobiographie du facétieux Buster Keaton, mort en 1966, est un modèle du genre. Défilé de célébrités. Mélange parfait d'anecdotes et d'aveux. Vie peu banale. Filmographie détaillée. Il en résulte un cocktail léger et plaisant dont le goût ne s'accroche pas au palais mais qui permet de plonger sans carte ni boussole dans l'oeuvre, colossale il faut bien le dire, de l'homme qui ne riait jamais. Un grand créateur qui trouve, somme toute, assez peu de choses à écrire sur le cinéma et qui s'étonne qu'on puisse considérer ses petites comédies comme des chefs-d'oeuvre. Pour en savoir davantage, autant revoir les films de Buster Keaton (**The Cameraman**, **The General**, etc.). D'ailleurs il est rare que les films ne disent pas l'essentiel.

— Michel Coulombe ■

Buster Keaton  
avec la collaboration de Charles Samuels  
Mémoires  
**Slapstick**

